

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60078

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Sachkultur, Getreidearten und -anbau, elementare Bedrohungen (Hunger, Pest, Krieg), die Arbeit im Jahreskreis werden ebenso thematisiert wie die großen Gegenstände der demographischen Thèses: »Naître, s'unir, mourrir«, schließlich »sociabilité« und »hierarchie villageoise«. Dabei bringt der Autor das Kunststück fertig, das Elementare mit dem fortgeschrittenen Forschungsstand zu verbinden. Lesenswert z. B. seine Muchembled-Rezeption über die Rolle der Gewalt in den alltäglichen ländlichen Konflikten. Etwas blaß bleibt freilich das Kapitel über Mentalitäten im engeren Sinne. Die Alphabetisierungsforschung wird nur gestreift, die Kultur der Mündlichkeit dagegen in den Vordergrund gerückt ebenso wie das Denken in magischen Kategorien. Überhaupt scheinen auf dem Lande die Uhren (wenn überhaupt vorhanden) stillzustehen. Elemente der Veränderung werden erst im letzten Kapitel (»Vers les Lumières«) thematisiert, die drei Jahrhunderte zuvor scheint im wesentlichen »histoire immobile« zu herrschen.

Vielleicht ist dies Tribut an den Anfang *ex ovo*, vielleicht aber – das gleiche Argument methodologisch verdichtet – Resultat einer Sichtweise, die die wichtigste Veränderung der alt-europäischen Agrarlandschaft in ihrem (vermeintlichen?) Verschwinden erkennen will. Aber so wie es heute vielleicht Stellmacher-Mentalitäten ohne Stellmacher gibt, so hat es auch in der alten Agrargesellschaft Brüche gegeben (Religionskriege, Aufklärung, Erster Weltkrieg), die sich zwar nicht unmittelbar in das Bild der Landschaft eingraviert haben, deren Folgen aber durchaus einschneidend waren. Die »histoire lente« (Braudel) kommt etwas zu kurz.

Allgemein ist die lakonische Kürze zur Frage der Mentalitäten wohl auch der Aufteilung der Reihe »Les Français D'Hier« geschuldet. Ein zweiter Band, »Des Croyants«, wird vom gleichen Autor vorbereitet.

Von den genannten grundsätzlichen Einwänden abgesehen, bietet Audisio tatsächlich die umfassende Einführung, die der Klappentext ankündigt. Schnelle und verlässliche Informationen sind nicht nur zu den bereits genannten Themenbereichen zu erhalten, sondern auch zu den klassischen Themen der Seigneurie (mit einer etwas harmonistischen Tendenz), der Eigentums- und Abgabenverhältnisse wie der Ernährungsbilanzen. Der Forschungsstand wird bisweilen durch Angaben aus den Archiven des Südostens, wo der Forschungsschwerpunkt des Autors liegt, angereichert. Diese Angaben betreffen u. a. das späte 16. und das 17. Jahrhundert und sind insofern eine gute Ergänzung, als sie einen Zeitabschnitt erhellen, der oft »zwischen« den großen Thèses liegt.

Etwas lakonisch ist das Literaturverzeichnis, das keine Zeitschriftenaufsätze nennt (einige werden in den Textanmerkungen zitiert). Im Text ist für den Anfänger (den Adressaten also) nicht immer zu erkennen, welche Arbeit gerade zugrundegelegt wird, Weiterarbeit nicht immer möglich. Das Argument »Lesbarkeit« kann hier nicht überzeugen, eher sind Platzgründe zu vermuten, die wohl der Verlag verantworten muß. Leider fehlt im Verzeichnis die im Text gründlich ausgewertete Arbeit von Jean Jacquart.

Festzuhalten bleibt aber, daß das Buch nicht nur Informationen, sondern auch Stoff zum Nachdenken liefert. So drängt sich zum Schluß die Frage auf, ob der Boom der Alltagsgeschichte hierzulande nicht weniger den oft herausgestellten Defiziten traditioneller Sozialgeschichtsschreibung bzw. neuen Methoden zu verdanken sei (der Angebotsseite also) als dem (vermeintlichen?) Verschwinden »traditioneller Lebenswelten« und dem damit verbundenen Interesse (der Nachfrageseite also) am Unbekannt-Gewordenen.

Werner TROSSBACH, Witzenhausen

Richard VAN DÜLMEN, Kultur und Alltag in der Frühen Neuzeit. Dritter Band: Religion, Magie, Aufklärung 16.–18. Jahrhundert, München (C. H. Beck) 1994, 343 S.

Voici le troisième volume de cette vaste histoire de la culture, des mentalités et du quotidien dans l'ancien Empire romain germanique à l'époque moderne. Il est placé tout au long sous le signe du religieux, d'un religieux entendu au sens large, tant il est vrai que les rap-

ports entretenus entre religion normative d'une part, superstition et magie de l'autre, sont présents dans tous les aspects de la vie du temps, et que l'opposition se laisse mal réduire aux contrastes classiques entre villes et campagnes ou entre culture des élites et culture populaire. La plage chronologique mène de la Réforme aux Lumières, des Lumières dont les vertus émancipatrices sont loin d'être partagées par les masses et qui ne réussissent que partiellement à désenchanter le monde moderne. L'originalité de l'Empire est le bi-confessionnalisme. La Réforme, les Réformes devrait-on dire, doit beaucoup à l'emploi de la langue allemande, à la conversion précoce de nombreux prédicateurs, au contexte favorable des villes, plus encore à l'imprimerie qui crée l'irréversible: lorsque Luther va à Worms, ses ouvrages ont été tirés à 500 000 exemplaires; en 1550, 750 000 bibles traduites ont été imprimées. L'Allemagne s'est emparée d'un Luther voulant résoudre son problème personnel, et chez qui la tradition médiévale est bien présente, pour en faire un rénovateur total. De la force révolutionnaire de la *sola scriptura*, on est passé à la liberté et à l'immédiateté du chrétien qui n'a plus besoin d'Eglise et aux implications sociales et politiques qui embrasèrent l'Empire. Gardons-nous de penser que les frontières religieuses ont divisé d'emblée les chrétiens en deux camps; jusque vers les années 1560, les limites demeurent floues entre les deux confessions et les va-et-vient sont possibles, sinon fréquents, d'autant plus que le peuple regimbe à jeter par-dessus bord ses antiques traditions et que, d'autre part, l'Eglise catholique réagit rapidement et se réforme elle-même. Les différences ne sont pas aussi visibles qu'on le croit et les protestants renoncent aussi difficilement que leurs adversaires aux superstitions comme à la sorcellerie. Le luthéranisme a bien dû composer, ne serait-ce qu'en accordant le rôle que l'on sait à la musique d'Eglise (Schütz, Buxtehude, Bach) ou en solennisant les obsèques. Il fallut parfois 80 ans pour que les dernières traces de catholicisme (reliques, pèlerinages) disparaissent chez les fidèles protestants. Le catholicisme tridentin demeura plus accueillant aux formes populaires de la piété, en les canalisant et les renouvelant: rosaire, litanies, culte des saints, surtout dévotion mariale avec ses hauts-lieux comme Altötting, Vierzehnheiligen, Maria Zell ou Einsiedeln. Les deux confessions luttèrent contre la magie et la sorcellerie. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la magie est partout, dans les pierres, les plantes et les animaux, dans les éléments de la nature, la médecine et même dans les sacrements, très mal compris, dont on croit qu'ils agissent *ex opere operato*. L'Empire, avec la France du Sud et la Suisse appartient à la grande zone de la chasse aux sorcières; 30 000 exécutions, 50 % des victimes européennes, dans le siècle qui mène de 1580 à 1680, principalement dans les régions de Bamberg, Bayreuth, Wurzburg, Trèves, Mayence, en Sarre et en Lorraine. L'auteur rappelle les différentes théories émises sur le phénomène de la sorcellerie, dont celle de Robert Muchembled.

Chez les catholiques comme chez les protestants, le processus de confessionnalisation visant à faire vivre dans l'orthodoxie et la morale est promu par les Eglises. Il est général en Europe, plus poussé dans l'Empire à cause de la bi-confessionnalisation et de la multiplicité des structures d'Etat. Un temps interrompu par la guerre de Trente ans, il redémarre ensuite pour porter pleinement ses fruits au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les universités jouent un rôle fondamental pour fixer la doctrine; pour le catholicisme, ajoutons le rôle du concile de Trente et des institutions et ouvrages qu'il généra, »Catéchisme romain« (1561), »Index« (1564), »Missel romain« (1570), »Congrégation de la Propagation de la Foi« (1622). La confessionnalisation passe par la nécessité reconnue de l'éducation, pour les clercs comme pour les laïcs. On sait le rôle des jésuites pour la formation des élites nobles et bourgeoises catholiques, des piétistes pour celle de la jeunesse protestante. Ces derniers combinèrent piété pratique, volonté d'agir dans le domaine social et programme d'éducation, ce qui les mit en phase avec les pré-lumières. Ils créèrent des écoles pour le peuple, des orphelinats, des hospices et promurent toute une littérature édifiante qui a sa place dans l'histoire littéraire et linguistique allemande. Par-delà leurs différences, jésuites et piétistes sont les deux colonnes d'une avant-garde voulant réaliser sur terre le royaume de Dieu. Cette cléricisation de la société, certes jamais totale, atteint son apogée au moment où les Lumières proposent une autre idéologie, un autre modèle. En-

core doit-on bien saisir, surtout quand on est français, la spécificité de l'*Aufklärung*. Elle n'est pas systématiquement antireligieuse mais veut lutter contre la main-mise des Eglises sur l'Etat et contre les formes de la piété magique et la superstition; on ne s'étonnera pas de constater que les théologiens protestants sont plus souvent engagés dans le combat des Lumières que leurs collègues catholiques. Certains vont plus loin, tels Johann Christian Edelmann, qui évolue du piétisme à une religion de la raison en dehors de toute église, Hermann Samuel Reimarus, adepte de la religion naturelle, Karl Friedrich Bahrdt, adversaire déclaré de l'orthodoxie luthérienne et qui fait du Christ le fondateur d'un ordre secret. Cette prééminence des Lumières protestantes ne doit pas occulter l'existence d'une *Aufklärung* catholique qui serait mieux représentée si l'ouvrage englobait dans son champ les pays des Habsbourg. Dans les Etats catholiques, beaucoup de membres du haut clergé et de fonctionnaires dans les villes de résidence appartiennent aux milieux réformateurs qui réunissent donc les deux confessions.

L'éducation de l'homme moderne fut un enjeu pendant ces trois siècles. L'auteur rappelle les discussions sur le rôle de la scolarisation, sur les critères d'alphabétisation, sur le test de la signature ... La culture orale et les apprentissages conservent une place importante pour le savoir-faire, le savoir-être, le savoir-vivre. Toute une culture populaire est transmise par les histoires racontées lors des veillées. A l'oralité appartiennent aussi les prêches et sermons des deux religions. L'alphabétisation ne rime pas obligatoirement avec la modernisation: la Prusse agraire est plus alphabétisée que l'Angleterre industrialisée du XIX<sup>e</sup> siècle. Les données quantitatives pour l'alphabétisation sont moins abondantes qu'en France; l'Allemagne n'a pas eu son Maggiolo! Deux exemples sont fournis, celui de Harpstedt (Oldenburg) en 1658, où 86 habitants sur 438 des deux sexes lisaient, quatre seulement écrivaient, et celui de Coblenz à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où Etienne François a établi que 87 % des hommes et 60 % des femmes lisaient. L'Allemagne rhénane appartient à l'Europe densément alphabétisée. Les écoles élémentaires sont aussi très nombreuses en Brandebourg (83,4 % des villes en 1801 ont une école) et en Bavière. Les *Schulordnungen* se multiplient (Gotha 1642, Prusse 1763 ...). Dans ce domaine, les Lumières n'innovent pas, si elles insistent sur l'obligation de la scolarisation de 6 à 12 ans et sur l'emploi de l'allemand pour refouler le latin ainsi que les divers dialectes. L'enseignement secondaire revêt des formes très variées. Du côté catholique, les jésuites ont le rôle principal (Relevons, p. 181, une date erronée pour la *Ratio studiorum*). Ils forment leurs élèves au latin des humanistes et à l'éloquence; ils introduisent les nouvelles disciplines comme les mathématiques, la physique, l'histoire, la géographie ... Les *Aufklärer* critiquent la prééminence du latin. Mais leur principal intérêt concerne les *Realschulen*. Les études supérieures se font dans les universités dotées d'un privilège impérial comme dans d'autres grandes écoles jésuites (Breslau, Dillingen) ou dans des universités de ville ou de *Land* (Halle, Ingolstadt). Beaucoup de ces établissements se caractérisent par leur conservatisme. Se distinguent les universités prussiennes, celle de Halle en particulier, avec les célèbres professeurs Francke, Thomasius et Wolff, et celle de Göttingen créée en 1737. A la différence de la France ou de l'Angleterre, les professeurs d'université sont souvent très liés à l'*Aufklärung*. La science moderne, anti-autoritaire et anti-ständisch, n'est pas coupée de la religion; les savants sont souvent des théologiens (Leibniz comme Newton). Mais encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, le rationalisme doit consentir un vaste champ à l'empirisme.

Les Lumières allemandes, et c'est une autre de leurs spécificités, sont souvent en accord avec les objectifs de l'absolutisme éclairé, tout au moins quand il s'agit de critiquer les empiètements de l'Eglise, les superstitions et les mœurs populaires, et même les privilèges de la noblesse et le luxe de la Cour, ou de promouvoir l'éducation. Les *Aufklärer* sont pour la plupart réformistes; une variante plus radicale apparaît au moment de la Révolution française, combattant les princes despotes. On se veut citoyen du monde, en ignorant les différences de religion et de nation. Les Lumières se répandent par de nouveaux canaux. Les sociétés savantes, académies, cercles de lecture et les loges franc-maçonnaires, qui rassemblent l'élite éclairée noble et bourgeoise dans une convivialité partagée par-delà les différences d'ordre, de religion et

de profession, poursuivent deux objectifs: l'amélioration individuelle – il faut devenir un homme de raison – et celle de la société: il faut éclairer le peuple sans pour autant l'éloigner de ses devoirs. La communication se prolonge par des correspondances suivies entre savants, en langue allemande de plus en plus, et dont les femmes, pourtant tenues hors de toute émancipation, ne sont pas totalement absentes (Sophie La Roche, Charlotte von Stein); celles de Lessing, de Nicolai, de Forster, de Hamann sont des monuments. Le livre, où l'allemand supplante le latin, est un autre véhicule de diffusion: la théologie et la religion (un quart des titres en 1770) reculent (13,5 % en 1801) au profit du roman. Entre 1761 et 1803, le nombre des auteurs quadruple presque (de 3000 à 11 000). Les périodiques tels l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* de Nicolai (1765), le *Teutscher Merkur* de Wieland, les encyclopédies entretiennent une véritable rage de lecture (Lesewut) dans le monde des lisants. Qu'en est-il des Lumières dans les masses populaires? Il existe une littérature destinée au peuple, mais elle n'atteint guère que le prêtre de paroisse que les *Aufklärer* veulent transformer en agent du progrès. Mais en aucun cas il ne saurait être question de démocratisation. Les Lumières luttent contre les traditions désuètes et les superstitions; tout comme le processus de professionnalisation, elles tendent à ruiner tout ce qui faisait la cohésion des vieilles civilisations urbaines et rurales, avec leurs aspects festifs et symboliques. De nouveaux moyens de domination (journaux, écoles, droit codifié ...) se mettent en place qui font entrer l'Allemagne, comme le reste de l'Europe éclairée, dans un monde où profane et sacré sont séparés, où les sciences et les universités s'émancipent de la théologie, où les Etats ne laissent aux Eglises que les fonctions purement spirituelles. La sécularisation n'a pas fait disparaître, bien évidemment, l'influence de l'Eglise ni la prégnance du message chrétien, mais elle a combattu leur vertu magico-sacramentelle. Ce long processus, commencé avec la Réforme, abouti avec l'*Aufklärung*, donne son unité à l'histoire culturelle de la période.

Claude MICHAUD, Orléans

Roberto BIZZOCCHI, *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell' Europa moderna*, Bologna (II Mulino) 1995, 288 S. (Annali dell' Istituto storico italo-germanico. Monografia 22).

Unwahrscheinliche Ahnenreihen, d. h. kaum glaubhafte Stammbäume, die in archaischen Zeiten oder Mythen wurzeln und Adam, Noah oder die Helden des trojanischen Kriegs zu Urvätern europäischer Adelsgeschlechter erklären, hatten im 16. und 17. Jahrhundert Konjunktur – und zwar zeitgleich, ja sogar in auffälliger Verflechtung mit der aufkommenden philologisch-kritischen Geschichtswissenschaft. In deutlich polemischer Haltung gegenüber Vertretern der Historikerkunft, die Ahnenreihen dieser Art als Phantasieprodukte belächeln, nimmt sich Roberto Bizzocchi mit Umsicht und Unvoreingenommenheit ihrer Geschichte und Phänomenologie an und lotet ihre Beziehung zur humanistischen Geschichtsschreibung aus. Seine material- und geistreiche Untersuchung zielt darauf ab, die auf den ersten Blick sinnlos erscheinenden genealogischen Auszierungen von Familien- und Stadtgeschichten, Heiligenviten und anderem historischen Schrifttum der frühen Neuzeit als durchaus seriös intentionierte Geschichtsschreibung zu rehabilitieren. Schon die Zeitgenossen hätten jenen unwahrscheinlichen Ahnenreihen eine Daseinsberechtigung parallel zur modernen, philologisch-kritischen Methode zugestanden. Bizzocchi weist nach, daß die häufigen Rückgriffe auf biblische oder antike Mythen weder das Werk von Verrückten oder kriminellen Elementen, noch eine Verirrung unfähiger Historiker waren. Vielmehr seien sie auch und gerade von solchen Vertretern des Humanismus praktiziert oder rezipiert worden, die sich ausdrücklich zur Aufgabe gemacht hatten, eine von allen widersinnigen mittelalterlichen Fabelgeschichten gereinigte, geschichtswissenschaftliche Darstellung vorzulegen. Bizzocchi's epistemologische Untersuchung kommt zu dem Schluß, daß die beiden antagonistischen Auffassungen von Geschichtsschreibung nicht als zeitlich aufeinanderfolgende Stadi-